

Quelques remarques critiques sur la conférence de Colette Soler « La parole et le corps ».



- Elle commence par un panégyrique de Lacan.
-
- bon, elle est amoureuse, kwa. On ne peut pas lui en vouloir !

Elle explique qu'en psychanalyse, on fait allonger les gens pour que l'analysant ne voie pas l'analyste, et que l'analyste ne voie pas l'analysant. Car la vision du corps perturberait la focalisation sur la seule parole. De ce fait, elle est contre les analyses par skype, mais pour les analyses par téléphone.

-
- ah là là ! Ce refus de l'image, cette mise à distance du corps ! "le sujet se fait représenter par sa parole": c'est un postulat d'où découle tout cet anathème posé sur le corps. Visiblement, elle n'a pas rencontré toutes les images par lesquelles le sujet se fait représenter

dans ses rêves : machines, usines, outils, armes, bâtiments, appartements inconnus aux pièces multiples et inexplorées, et enfin, l'image du corps comme telle.

- On me répondra : oui, mais pour faire savoir la valeur de ces images oniriques, le sujet doit en passer par la parole. Certes, mais ce n'est pas une raison pour éradiquer ce que cette parole dit de ces images oniriques, importantes, voire capitales pour le sujet dans sa communication avec lui-même. C'est ainsi qu'il se représente, inconsciemment, pour lui-même. Qu'il en prenne conscience est une excellente chose et démontre qu'il ne se fait pas représenter par sa seule parole. La parole n'est ici qu'un vecteur, un moyen de communiquer la façon dont il se perçoit consciemment.

Elle critique la "bio politique" et le discours du maître. Mais quid de la "norme mâle" sur laquelle insistait Lacan? et du nom du Père? et du Père sévère? et la chute de l'objet a ? Tant de concepts qui ont tellement normalisé l'attitude des psychanalystes !

- J'en ai moi-même beaucoup souffert dans les analyses que j'ai « subies » de la part d'analystes qui se mettaient en position de maître, c'est-à-dire de Surmoi : l'instance responsable de la censure, avec le résultat attendu : je me censurais moi-même consciemment, pour ne pas aborder ce qui allait déclencher l'ire de mon analyste. Je sais que je ne suis pas le seul dans ce cas. J'ai entendu suffisamment d'histoires semblables. Le simple fait de laisser au bon plaisir de l'analyste le soin de mettre fin à la séance de façon aléatoire le met dans une position de maître. La conséquence en est ce que j'ai vécu moi-même : vivre la séance avec le sentiment d'une épée de Damoclès suspendue au dessus de ma tête, « quand le couperet de la fin de séance va-t-il tomber? ». Mais il y a aussi l'attitude de sachant que les psychanalystes adoptent volontiers à l'égard de leurs analysants. Il « sait » de fait, quand il serait bon pour l'analysant de mettre fin à la séance, mais il montre aussi par ses répliques parfois cinglantes, qu'il en connaît un bon bout !

- "le symptôme , ce que le sujet a de plus réel" : meuh non. Elle ajoute aussitôt : il y a un sens sexuel du symptôme. Ah bon, alors c'est pas réel, puisque ça a du sens ! le réel, ça n'a pas de sens.

2 "les plus de jouir ce sont tous ces petits gadgets qu'on nous met dans les mains et qui nous encomrent". Mépris qui va bien dans le sens de la mode actuelle où il est de bon ton de les critiquer. Moi, ces petits gadgets, ils me facilitent grandement la vie et je n'ai aucun mépris pour eux. Mépris aussi pour la jouissance donc, assimilée au symptôme, "événement de corps". ça va bien avec l'éviction du corps dénoncée plus haut. Il y a une vraie méprise.

"la jouissance ne se partage pas". « quelqu'un qui a une rage de dents, vous ne pouvez pas partager sa souffrance".

- Pourtant, quand, peu avant sa mort, ma mère souffrait d'étouffement, ayant de l'eau dans les poumons , j'ai souffert psychiquement à ses côtés.

- Et puis quelques temps après, j'ai eu un poumon bloqué , et ça a duré un an. le temps que je comprenne que c'était par identification à ma mère mourante, et que je tentais ainsi d'atténuer sa souffrance par la mienne. C'est évidemment imaginaire : il est vrai que je n'atteignais pas ce but inconscient. Mais comme c'est l'inconscient qui nous intéresse, c'est

de l'inconscient dont je parle. Eh bien, pour le fantasme inconscient, la souffrance, ça se partage.

- Je viens d'entendre un exemple similaire aujourd'hui même chez un analysant.
- Autre remarque : le fait d'inverser le sens commun en assimilant jouissance et souffrance, mine de rien ça tréballe une morale terrible, équivalente à celle de l'église catholique en particulier, et des religions en général;

Conséquence de "la jouissance ne se partage pas" : il n'y a pas de rapport sexuel. Elle ajoute : "c'est comme ça, il faut bien reconnaître ce qui est réel". L'exemple que je viens de donner démontrant le contraire, dois-je en conclure qu'il y a du rapport sexuel? Non, car j'ai d'autres explications pour ce non rapport, qui est aussi un rapport : c'est le rapport au phallus qui oriente le désir de chaque sexe, mais dans des modalités différentes. Pour l'homme, ce sera se prouver qu'il en a un, pour la femme ce sera obtenir un phallus de substitution, soit dans l'homme, soit dans l'enfant, ce dernier cas étant le plus prégnant et le plus général. Mais, quand on ne prononce pas le mot phallus de toute une conférence sensée parler de l'inconscient, évidemment, ça note le peu de connaissance qu'elle a de cette zone obscure. Comme toujours quand j'écoute Colette Soler, elle dit "Lacan a dit" toutes les 5 minutes. C'est sa bible. Aucune référence à sa propre expérience, ou alors son expérience c'est sa relation amoureuse avec Lacan, qui l'a asséchée de tout esprit critique. En cela, elle rejoint tant de monde ...

Encore un mot sur "il faut bien reconnaître ce qui est réel" qui dénote sa compète méconnaissance du réel, puisque le réel c'est justement ce qu'on ne peut pas reconnaître. Ou alors il faut en conclure qu'elle parle de la réalité, signalant la constante confusion, déjà présente chez Lacan, entre réel et réalité. mais là encore ça pose problème : si elle parle de la réalité, oui c'est vrai, on ne peut pas partager les souffrances (je ne dis pas jouissance, cette confusion entre les deux me semble nuisible) . Mais si elle parle de l'inconscient et du fantasme, alors oui, on peut, c'est ce que me dit mon expérience racontée plus haut. Or, dans le "pas de rapport sexuel", il me semble que l'on parle de l'inconscient et du fantasme. Donc que vient faire le réel là dedans?

J'en déduis seulement que ce qu'elle appelle "réel" c'est sa croyance en la théorie de Lacan, tellement réelle dans son point de vue, qu'elle n'en aperçoit pas les contradictions internes qu'elle transmet en toute innocence.

- **Catherine Bell** Dans toute "transmission" consciente (et aussi dans les sciences dites "dures" n'y a-t-il pas un peu de "réel illusoire" ? n'y a que les poètes qui transmettent "innocemment " (et ils ne sont pas nombreux) / La transmission JL a aussi été de cet ordre, mais on s'est vite empressé d'oublier ce qu'il disait à ce sujet ...

Richard Abibon Catherine Bell j'entends bien que c'est votre façon de voir. Moi je n'ai rien oublié et je réponds : la poésie a bon dos, Quand il s'agit d'orienter la pratique de milliers d'analystes vers des voies sans issue pour leurs analysants.

- Et non, je ne pense pas qu'il y ait de réel illusoire dans les sciences dures. Les scientifiques sont attentifs à cela. L'exemple que j'ai donné dans ma dernière vidéo, sur la controverse entre Bohr et Einstein est très enseignante à ce sujet.



- « l'expérience de l'analyse ne se partage pas » : c'est aussi un postulat. Il y a des années que j'ai mis en place les groupes « parler de soi » où l'on pratique en quelque sorte une analyse à plusieurs. C'est un prolongement de l'analyse au-delà de la relation duelle analysant-analyste. C'est un début de socialisation de cette pratique.
- Mais depuis bien plus longtemps je partage mon analyse personnelle en en parlant en public, au grand scandale de mes collègues. « L'analyse ne se partage pas » vient uniquement de cette loi non dite du milieu analytique qui interdit de parler de soi, en aucune circonstance, sauf dans l'analyse où, comme je l'ai dit plus haut, l'attitude de maître du psychanalyste limite aussi considérablement cette capacité.
- Je viens d'inaugurer à Besançon une nouvelle forme de colloque, dans laquelle nous étions deux à partager notre analyse, la parole de l'un faisant résonner des éléments mnésiques de l'autre qui en faisait part à son tour, et réciproquement. Ainsi le public pouvait être témoin d'une analyse qui se partage, d'une part entre deux sujets, d'autre part en échange avec la salle.

« Pas de dialogue entre les sexes, et même à l'intérieur des sexes. ». Et elle ajoute encore une fois : « il faut bien reconnaître ce qui est réel quand même! ». Alors, je réponds oui, pour les raisons que, moi, j'ai invoquées plus haut, et non dans l'affirmation, encore une fois, d'un postulat qui n'est autre qu'un credo. Mais quand on interdit de parler de soi dans les écoles et les universités,

et quand on se fait le chantre d'une théorie qui, sans le dire, place le maître à la place de l'analyste, avec les conséquences de censure que j'ai énoncées, alors on ne peut que renforcer cette absence de dialogue. On la renforce encore plus si on décrète que, ça, c'est réel : autrement dit, ça ne se discute pas.

« L'amour est comique et menteur » dit Lacan. Car tout est ponctué de « dit Lacan », comme s'il n'y avait rien d'autre au monde. Eh bien c'est comique en effet de voir Colette Soler parler ainsi de son amour pour Lacan... sans s'en rendre compte. C'est donc menteur aussi, notamment dans le fait de lui faire prendre pour réelles ses croyances aux énoncés du maître. Par contre, elle dit juste quand elle souligne que lorsqu'on croit qu'on ne peut vivre sans l'autre, et que quand l'autre disparaît, on survit, c'est bien que l'énoncé précédent était faux.

« La psychanalyse est une technique du corps, qui opère sur le corps ». Il s'agit d'un corps significatisé. L'organe a pris une valeur signifiante, et supporte donc un symptôme. Une fois qu'on a extrait le sens du symptôme, il devient inutile. Le corps est parlant.

J'ai d'autant plus de mal à comprendre la mise à distance du corps dont elle a parlé au début. On me dira : oui, mais c'est parce qu'il est question du corps parlant, pas du corps biologique, pas de l'image du corps. Pourquoi faudrait-il mettre à l'écart ce corps pour que le corps parlant parle? On peut croire que c'est nécessaire, je comprends ça. Mais moi, je ne le crois pas. Je crois au contraire que sa mise en jeu constitue un support pour le transfert. Pour moi, il permet de ne pas basculer dans l'hypnose qui s'empare très vite de l'analyste lorsqu'il se coupe volontairement de toute image. Il se laisse bercer par la voix et il s'endort.

Et voilà le gros morceau : « la langue ». L'enfant entre dans le langage par l'intermédiaire des bruits, des sons, de la musique de la langue. C'est ce qui a amené des centaines de milliers d'analystes à travers le monde à ne plus porter leur attention que sur le sonore, « la petite musique du signifiant ». Un oubli fondamental dans cette reconstitution de l'origine : l'affect. Les bruits, la petite musique ne serait rien si elle ne transportait avec elle les notions d'amour et de désir. Certains enfants n'accèdent pas au langage, alors qu'ils sont comme les autres portés dans un bain de langage. Colette Soler dit qu'« on » ne sait pas pourquoi. Moi, j'ai une hypothèse : parce que ces sons ne sont pas porteurs d'amour et de désir.

« Pour l'enfant les sons ne sont pas du signifiant » : mais alors, quid de la définition du signifiant comme « matérialité sonore »?

ici il semblerait qu'elle assimile signifiant et signifié, car elle parle du sens. Elle veut dire : « pour l'enfant ces bruits n'ont pas de sens ». Mais bon, quand on prétend faire de la théorie ces continus glissements de sens des concepts finissent par introduire beaucoup de confusion.

« On peut être lacanien sans avoir tout compris ». Ah bon, alors maintenant la question n'est plus : « comment peut-on être psychanalyste? » Mais : « comment peut-on être lacanien ? ». il ne s'agit plus d'une pratique mais de l'inféodation à une pensée.

« À travers les bruits qu'entend l'enfant, il entend la façon dont il a été désiré ». Ah quand même ! Ce n'était pas dit dans sa première formulation, ceci est un correctif bienvenu. Mais pourquoi l'avoir oublié dans la première expression? Et ici ce qui est encre oublié, c'est l'affect, quoique, avec le désir nous en sommes proches.

« Il n'y a pas de rapport sexuel », mais Lacan a fini avec une autre formule : « y'a d'l'un ». Collette Soler met ces deux formules en rapport, mais ne s'explique pas sur leur contradiction.

« L'amour, ça n'a rien à voir avec le sexe ». Ah bon. Première nouvelle. J'ai toujours pensé que l'amour n'était qu'une forme édulcorée de désir sexuel. Ce dernier ayant mauvaise presse, on ressent souvent le besoin de l'enrober d'« amour », pour faire passer la pilule (sic). Alors oui, dans le conscient de beaucoup de sujets, l'amour n'a rien à voir avec le sexe, ou alors c'est la condition sine qua non pour passer à l'acte sexuel. Pour moi c'est un effet du refoulement, tout simplement.

Il y a l'amour comme rencontre de sujet à sujet, aurait dit Lacan. Je suis d'accord, et en particulier dans cet amour particulier qu'on appelle le transfert, dont Lacan ne veut pas entendre parler. Ou du moins, il ne veut pas entendre parler d'un sujet psychanalyste : il n'est que l'objet de l'analysant. Mais il a bien dit aussi : l'amour est toujours réciproque, ce qui va bien avec « rencontre de sujet à sujet ». Donc, comment envisager l'amour de transfert dans une non-réciprocité, et dans l'absence de l'un des deux sujets?

« L'avenir de L'Oedipe il est déjà terminé, même dans les familles hétérosexuelles ; Lacan a promu un au-delà de l'Oedipe ». « Lacan a repensé l'Oedipe freudien pour montrer que l'identification à un sexe n'avait pas besoin du scénario oedipien. C'est tellement vrai que, vous recevez un sujet psychotique, il vous parle de son Oedipe. Ce n'est donc pas la famille bien constituée qui fabrique des sujets bien constitués. Il y a de grandes familles, bien constituées, qui fabriquent des psychotiques ».

Et disant cela, elle porte sur le public un regard terrifiant. C'est ma subjectivité, j'assume. J'ai même vu son visage se décomposer.

Les bras m'en tombent. Quelle méconnaissance de l'inconscient ! L'Oedipe en est le fondement structural, toute mon expérience me le dit. Et je trouve étonnante cette conclusion suite au constat que les dits « psychotiques » parlent de leur Oedipe. Ça ne l'amène nullement à interroger le fameux Nom du Père et sa forclusion. Autrement dit, ça incite à remettre Freud en question (l'Oedipe) mais pas Lacan (le Nom du Père).

Curieusement, elle ne dit pas : vous recevez n'importe qui, il vous parle de son Oedipe. Car c'est ce que j'ai constaté, moi, en 40 ans de carrière. Bien sûr, il y a des gens qui en parlent plus facilement que d'autres, notamment ceux que l'on nomme « psychotiques » qui ont tendance à avoir un inconscient à « ciel ouvert ». Mais justement pour les autres, qui ne sont pas à ciel ouvert eh bien, il faut être capable de l'entendre, cet Oedipe, il ne vient pas comme ça dans la conversation. Il faut prêter attention au rêve, ce dont elle n'a jamais parlé. Si elle n'a pas investigué de ce côté là alors je comprends. Elle ne sait pas ce que c'est que l'inconscient.

« Si on veut continuer à croire à l'efficacité de l'oedipe, qu'on nous explique ! »

Mais quel malentendu ! Quelle efficacité de l'oedipe? ce n'est pas la question, elle n'y est pas du tout ! Ça me fait comprendre le malentendu extraordinaire dans lequel elle se situe : pour elle ce serait l'idée (erronée selon elle) que L'Oedipe serait ce qui structure l'enfant vers la normalité. Et en effet, Lacan a assez dit et répété ce qu'il pensait de la « norme oedipienne », en laquelle personnellement je n'avais jamais lu une remise en question de l'Oedipe ni la recherche d'un au-delà. Derrière tout cela court cette idée que cette « normativisation » est l'effet du Nom du Père qui, si l'on n'en passe pas par là, laisse le sujet dans la « psychose ». Ça c'est ce que, moi j'avais lu dans Lacan. Ayant constaté comme elle, tout au long de ma carrière que, en effet, les « dits psychotiques » me parlaient de leur Oedipe, j'en avais conclu que la théorie de la forclusion du Nom du Père était fautive. Mais pas que l'Oedipe n'existait pas, puisque tout le monde m'en parlait.

La question de l'efficacité du travail de normativisation de l'Oedipe ne se posait donc pas pour moi. Je constate que c'est la structure de l'humain et même que, contrairement à ce que dit

Freud, il n'y a jamais de disparition du complexe d'Oedipe. Freud lui aussi tenait à une "évolution", à une « normativisation ».

« Comment c'est possible que des familles absolument bien structurées, produisent des psychotiques? » Mais... les bras m'en tombent plus bas encore (si c'est possible)... elle n'a jamais entendu parler de l'inconscient ? Une famille peut bien avoir toutes les apparences d'une « normalité », ça ne dit rien de ce qui se passe dans les inconscients. Elle n'a jamais entendu parler de la différence que Freud opérait entre le « manifeste » et le « latent »?

C'est là que le lacanisme tourne le dos à Freud.

« Un désir qui ne soit pas anonyme : il faut que l'enfant sente qu'il est l'objet d'un intérêt ». Je suis bien d'accord. Mais comme je m'écoute et j'écoute les gens, j'ai entendu qu'il s'agissait de désir sexuel, refoulé bien entendu. C'est cela qui fait briller le regard dans des échanges de bouzou bouzou areu areu, c'est cela qui fait vibrer la voix. C'est cela qui fait passer le message.

« la certitude est un phénomène psychotique. Bien sûr, vous pouvez entendre un paranoïaque qui se critique lui même. Alors vous vous dites : il est pas paranoïaque. Mais ça c'est une enveloppe ; dans le noyau, la certitude reste. Et puis la certitude se différencie de l'assurance. C'est pourquoi les présentations de malade étaient précieuses ».

Nous y voilà : diagnostic, et ... certitude de savoir mieux que le sujet ce qui lui arrive. certitude de savoir diagnostiquer la bonne maladie. Retour du discours du maître, toujours agrémenté de « c'est au cas par cas, » pour faire passer la pilule. Bref : psychiatrie.

« La psychanalyse en Amérique est mal en point ». Ben, en France aussi, vu le sort réservé à l'Oedipe, au réel, à l'inconscient et tant d'autres choses. Et du phallus, il n'a pas été question une seule fois, ni de la castration, bien entendu. Nous ne travaillons pas dans le même champ.

mercredi 5 août 2020